

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. » 14 » six mois. » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

10 novembre 1863.

Le *Moniteur* d'hier dit en tête de son bulletin politique :

« Nous publions aujourd'hui des extraits nombreux de journaux anglais qui apprécient le discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture de la session législative. La presse de Londres, sans distinction, tout en exprimant la crainte que la réunion d'un congrès ne rencontre quelques obstacles, s'accorde à reconnaître que cette proposition, à la fois conciliatrice et pacifique, est de nature à produire les importants résultats que l'Empereur en attend si elle est adoptée par l'Europe. »

L'Europe dit que la lettre d'invitation impériale pour le congrès est attendue ce soir à Berlin. Cette lettre serait accompagnée d'une longue dépêche explicative dans laquelle M. Drouyn de Lhuys commenterait la pensée de l'Empereur et indiquerait les moyens d'atteindre le but proposé.

D'après la feuille francfortoise, les premières observations qui seraient faites par les Cabinets sympathiques à la Pologne, auraient pour objet l'armistice. Depuis bientôt un an qu'on négocie, la France fait généreusement de l'armistice la première de toutes les conditions. Comment croire maintenant que les souverains ou leurs ministres pourraient se joindre au Czar ou au prince Gortschakoff pour délibérer en paix tandis que Russes et Polonais continueraient à s'égorger ?

L'Europe espère que l'Empereur des Français proposera à la Russie l'armistice, sans cela les Polonais sont perdus, car les opérations d'un congrès, qui doit embrasser de nombreuses questions, auront nécessairement une longue durée.

La Nation prétend que les lettres d'invitation de l'Empereur ne sont adressées qu'aux souverains de l'Europe signataires des traités de Vienne, et, en outre, à la reine d'Espagne. Il paraît que Sa Majesté se réserve de demander ultérieurement l'admission du roi d'Italie au congrès projeté.

On écrit de Londres à la Nation que la

reine Victoria répondra à l'invitation impériale que sa qualité de reine constitutionnelle lui interdit de prendre une résolution avant de s'en entendre avec son gouvernement. L'empereur d'Autriche fera probablement une réponse analogue, ce qui laisse croire que déjà ces souverains se sont concertés.

Le *Morning Post* annonce que l'Empereur Napoléon a adressé à la reine Victoria une lettre autographe contenant une invitation formelle pour un Congrès. Des communications semblables ont été faites simultanément à treize autres souverains de l'Europe. L'Angleterre, ajoute le *Post*, ne mettra aucun obstacle au projet impérial, mais des objections au Congrès viendront d'ailleurs.

Le *Times* dit que jusqu'ici les congrès ont suivi les guerres. On verrait probablement, au contraire, les guerres suivre les congrès, si toutes les questions européennes devaient être soumises à des réunions de ce genre.

Le *Daily News* dit que les demandes de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche en faveur de la Pologne sont restées vaines parce que les puissances n'étaient pas prêtes à faire la guerre.

Quel avantage aurait trouvé la Pologne à ce que les mêmes demandes fussent faites dans un congrès où la Russie et la Prusse auraient été présentes, où les criminels se seraient trouvés assis à côté des juges ?

J. REBOUX.

Les lettres de l'Empereur, adressées aux Souverains de l'Europe, pour les inviter à un congrès, sont parties dans la journée de vendredi. Ce sont des courriers spéciaux qui doivent les remettre à nos ambassadeurs qui, à leur tour, les remettront en main propre aux Souverains auprès desquels ils sont accrédités. Cette formalité sera d'ailleurs accomplie, croit-on, dans un délai très prochain.

La Patrie croit savoir que le choix du lieu où se réunirait ce congrès n'a été nullement arrêté.

D'après certaines correspondances, la ville choisie par le congrès serait probablement une ville secondaire ; on parle déjà de Bruxelles.

Prusse.

L'Agence Havas nous communique la dépêche suivante de Berlin, datée du 9 novembre :

- « Le Roi a ouvert en personne les Chambres prussiennes.
- « Le discours royal exprime le vif désir que les dissidences survenues aient un terme, et il annonce un projet de loi tendant à déterminer les attributions du gouvernement dans le cas où la question du budget ne pourrait pas être définitivement réglée.
- « Le Roi déclare qu'il ne pourrait, sans porter atteinte aux prérogatives les plus importantes de la couronne, accepter une solution qui ne garantirait pas le maintien de la nouvelle organisation de l'armée.
- « Le discours annonce un projet de loi modifié sur la durée obligatoire du service militaire.
- « Il dit que les recettes de 1862 présentent un excédant et qu'il en sera de même pour 1863. Les budgets pour 1863-64 seront présentés à la Chambre.
- « Le déficit apparent qui s'y trouve disparaîtra en 1865 par le nouvel impôt sur les propriétés foncières et les immeubles.
- « Le gouvernement s'efforcera d'assurer l'existence du Zollverein, tout en maintenant la France, et de régler prochainement les rapports commerciaux avec l'Autriche. Si l'exécution fédérale dans la Holstein venait à exiger de la part de la Prusse un déploiement de moyens extraordinaires, des propositions seraient faites aux Chambres.
- « Le discours du trône annonce des communications sur les délibérations relatives à l'acte de réforme fédérale.
- « Nous sommes, dit le Roi, à une époque que trouble, peut-être au seul d'un avenir bien plus trouble encore. C'est avec d'autant plus d'empressement que je vous adresse donc la demande de vous appliquer à la solution des questions intérieures avec la sérieuse volonté d'amener une entente. »

Italie.

On écrit de Rome, 4 novembre :

- « Le jour de la Toussaint, le Pape est allé entendre la messe à la chapelle Sixtine. Ce matin il s'est rendu en grande pompe à l'église Saint-Charles. Le temps est magnifique et la foule était énorme.

Un bataillon de ligne français, se tenait sous les armes sur la place. A son arrivée, et à son départ, le Pape a été acclamé par la foule, dans laquelle figuraient beaucoup d'étrangers ; ils commencent à arriver en assez grand nombre.

Le Saint-Père a reçu en audience, dimanche dernier, un personnage arrivant des provinces pontificales annexées au royaume d'Italie. Ce personnage, très au courant de ce qui se passe dans ces provinces, n'a pas hésité à signaler au Pape ce qui s'y fait de bien. Sa Sainteté a répondu qu'elle connaissait le bon côté du gouvernement italien, et que les réformes réalisées dans les Marches et l'Ombrie étaient nécessaires.

Le Pape a démenti en outre le bruit que le roi de Bavière serait venu à Rome, d'accord avec la France et l'Autriche, pour traiter des questions importantes ; il a affirmé que le roi ne lui avait pas dit un mot de la question romaine.

Grèce.

PROCLAMATION DU ROI GEORGES I^{er}.

En prenant possession du trône le nouveau roi de Grèce a adressé à la nation le manifeste suivant :

- « Hellènes,
- « Je ne vous apporte ni habileté ni expérience ; vous ne pouvez attendre de telles qualités de mon âge ; mais je vous apporte de la confiance et un dévouement sincère avec une foi profonde que, dans l'avenir, mon sort s'identifiera avec le vôtre. Je vous promets de consacrer toute ma vie à votre bonheur.
- « Non seulement je respecterai et j'observerai consciencieusement vos lois, et surtout la constitution qui est la pierre fondamentale du nouveau gouvernement hellénique, mais encore, je respecterai vos institutions, vos mœurs, votre langue tout ce qui est pour vous l'objet d'un culte, et j'appréhenderai à les aimer comme je vous aime déjà vous-mêmes.
- « Je prie les hommes les plus considérés et les plus habiles d'entre vous de se réunir autour de moi, sans égard à leurs anciens dissentiments politiques, aidé de leur concours judicieux et éclairé, je m'efforcerais de développer les bons germes de toute sorte que contient votre belle patrie, qui est aussi devenue la mienne désormais.
- « L'objet de mon ambition sera de faire de la Grèce, autant qu'il sera en mon pouvoir, un royaume modèle en Orient. »

L'ANGLETERRE ET LA POLOGNE.

Nous le disions bien qu'au moment de sauter le fossé, John Bull éprouverait, comme Arnauld dans *Riche d'Amour*, le besoin d'aller se chauffer les reins entre un roasts-beef et un pot d'ale ! La voilà, cette fameuse dépêche de lord Russell qui devait mettre le feu aux poudres et que Sancho, s'il revenait au monde des romans, signerait avec enthousiasme :

Foreign-Office, 20 octobre.

Mylord, Le baron de Brunnow m'a communiqué une dépêche du prince Gortschakoff, en date du 26 août (7 septembre), en réponse à ma dépêche adressée à Votre Excellence le 11 août, et dont vous deviez donner copie au prince Gortschakoff.

Le gouvernement de S. M. n'a pas le désir de prolonger la correspondance au sujet de la Pologne pour le simple plaisir de la controverse. Le gouvernement de S. M. reçoit avec satisfaction l'assurance que l'Empereur de Russie continue à être animé d'intentions de bienveillance vis-à-vis de la Pologne, et de conciliation vis-à-vis des puissances étrangères.

Le gouvernement de S. M. reconnaît que les relations de la Russie à l'égard des puissances européennes sont réglées par le droit des gens ; mais l'Empereur de Russie a des obligations spéciales à l'égard de la Pologne. Le gouvernement de S. M. a prouvé, dans la dépêche du 11 août et dans les dépêches précédentes, que les droits de la Pologne sont inscrits dans le même acte qui constitue l'Empereur de Russie roi de Pologne.

Je suis, etc.

RUSSELL.

Reprochera-t-on encore à la France de n'avoir pas voulu continuer cette comédie de vaines paroles, où excellent si pitoyablement les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne ? Nous espérons bien que non.

Au surplus, le terrain du débat est changé. La question de Pologne se trouve absorbée dans celle du nouvel agencement politique et territorial de l'Europe. L'Angleterre est invitée, comme les autres puissances, à faire partie du Congrès dont l'Empereur Napoléon III prend l'initiative. Que fera lord Palmerston, ce glorificateur obstiné des traités de 1815 ? Il refusera. Eh bien ! On laissera lord Palmerston dans

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 11 NOVEMBRE 1863.

N° 46.

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXX.

(Suite).

Ce qui provoquait cette question, c'est que Richard, le bras encore passé autour du cou de Klas Malchus, l'entraînait de plus en plus vers la fenêtre, tandis que ses joues s'enflammaient d'une rougeur écarlate, et que sa respiration courte et précipitée trahissait une violente agitation. Klas attribuait cette agitation à ce que Richard s'attendait à voir entrer Isabelle. Ses propres sentiments l'avaient rendu clairvoyant pour ceux de son ami ; toutefois il ne sut que penser en remarquant que le trouble de Richard augmentait encore au lieu de cesser, quand il lui dit à l'oreille :

« Mais n'entends-tu donc point que c'est mon père ? »

— Richard, s'écria le colonel, ou diable as-tu les yeux ? Ne vois-tu donc pas que je suis là ?

— Je vous demande pardon, mon oncle ! Je regardais du côté de la rivière. Le temps semble vouloir favoriser notre voyage.

Richard était à peu près rentré dans son état normal. Il avait dompté le violent orage que l'agitation manifeste de la baronne avait soulevé dans son sein, et il s'était proposé de dompter ses souvenirs poignants. Il n'échappa cependant à personne qu'à partir de ce jour-là, le lieutenant, sans s'écarter d'une politesse parfaite dans ses rapports avec son oncle, ne cessa néanmoins d'y mettre une certaine froideur. La bonne intelligence qui avait toujours existé entre eux ne reparut jamais ; bien que le colonel, lorsqu'il s'en aperçut, en demandât la cause, Richard éluda toujours une réponse. Toutefois, rien d'hostile ne se trahissait dans sa conduite.

Le major conduisit lui-même sa femme et sa fille à Rinholm, moins pour se montrer aimable envers ces dames que parce qu'il éprouvait le besoin d'observer quel air aurait son fils Richard. Le lieutenant mit en œuvre toute son habileté pour endormir la vigilance de son père, et il y parvint ; car le major, homme extrêmement droit et honnête, n'était pas doué d'une perspicacité remarquable. D'ailleurs Richard était devenu bon comédien ; il pouvait rivaliser avec Isabelle quand il s'agissait de commander à sa physionomie.

« Eh ! tu es, en vérité, un fils bien aimable ! Partir hier soir sans prendre congé de nous ! dit la baronne Ebba, en

menaçant Richard du doigt. Quelle mouche l'avait donc piqué ? »

Isabelle leva les yeux. Richard, d'une politesse si parfaite et d'une si grande tendresse pour sa mère, partir sans lui dire adieu — il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose !

Le lieutenant s'excusa en disant que son père et lui étaient revenus si tard de leur excursion qu'il avait craint de ne pouvoir être de retour à Rinholm avant le matin. S'il entrerait chez sa mère ; car on eût alors, comme d'habitude, parlé de tant de choses !

Pendant ce temps-là le colonel ne cessait d'entrer et de sortir, et il faisait énormément d'embarras. Le grand landau était devant la porte, pourvu de son attelage superbe, et l'on se mit à y charger les bagages. Tandis que chacun était occupé des siens, la baronne Eugénie fit signe à Richard de la suivre dans sa chambre à coucher. Elle était remise de son trouble. Prenant son neveu par la main pour l'attirer auprès d'elle sur le sofa, elle lui dit, avec une certaine précipitation qui trahissait encore un reste d'émotion :

« Je crois comprendre ton rêve, Richard ; je le prie donc cordialement de bien mettre ton temps à profit ! Les voyages sont favorables à certaines causes ; dans le cas où celle que tu cherches à gagner répondrait à tes sentiments, souviens-toi qu'elle a le consentement et la bénédiction de sa mère. »

Quoique l'âme de Richard fût en proie à de bien sombres pensées, qui n'étaient pas non plus trop favorables à sa tante Eugénie, que pourtant il avait toujours aimée, il ne put se retenir de lui presser la main avec chaleur.

« Dieu veuille, ma tante, répondit-il,

que vos vœux sympathiques soient exaucés ! Mais je ne puis toucher le cœur d'Isabelle, et lors même que j'y parviendrais, il y a toujours là quelque chose — il mit la main sur sa poitrine — qui ne s'apaise pas. Mon inquiétude est éveillée.

— Que veux-tu dire, Richard ? demanda la baronne avec une vivacité pleine de terreur. Tu n'as pourtant pas d'autre inquiétude que la crainte qu'on ne réponde pas à ton amour ? Je sais que tu aimes ; je l'ai lu dans tes yeux, dans chacune de tes actions. »

Richard éprouva une intime compassion pour cette femme infortunée : quoi qu'elle sût, pensa-t-il, elle était forcée au silence par un moyen qu'il ne comprenait pas, et certainement elle avait expié par de longs tourments une heure de faiblesse.

« Sois tranquille, ma bonne tante ! dit-il d'un ton amical. Je ne suis pas aujourd'hui comme à l'ordinaire. Isabelle est si pâle — n'est-il pas à craindre qu'elle ne porte le germe de quelque grave maladie ? — Dieu nous en préserve ! répondit la baronne tranquillement sous un rapport et effrayée sous un autre. Mais je ne puis le croire, car elle m'en aurait sans doute parlé. »

— Je vais donc me tranquilliser aussi ! reprit Richard, dont la seule intention avait été de donner un autre cours aux pensées de sa tante. Sans lui préparer un nouveau tourment. Il n'avait fait que hasarder une faible supposition, et on ne vit pas autre chose dans ses paroles. La baronne assura de nouveau que les craintes du lieutenant n'étaient pas fondées ; car autrement Isabelle, qui avait toujours ses petits caprices, serait de si mauvaise humeur que son entourage s'en apercevrait bientôt.

« Quiconque souffre ne le tait pas, ajouta-t-elle ; sois donc parfaitement tranquille, Richard. On peut bien avoir un teint pâle et délicat sans être malade. Elle ne s'est jamais plainte. »

Richard se sentit inquiet de ce que la mère et la fille ne se comprenaient pas mieux ; malgré cela, il ne lui vint pas à l'esprit de détruire l'illusion de la baronne. Celle-ci, de son côté, ne jouissait pas de la tranquillité qu'elle affectait. Elle craignait bien que Richard n'eût pas tort ; mais avouer qu'elle partageait son inquiétude, c'eût été lui donner une triste consolation.

C'est ainsi que souvent les hommes se dissimulent réciproquement la vérité, dans la meilleure intention du monde. Pourtant chacun à sa peine secrète ; ce fardeau nous accompagne fidèlement partout, dans les distractions de la journée comme dans la solitude des nuits.

« Dieu soit loué ; nous voilà donc enfin en route ! dit Virginie, au moment où la voiture roulait sur le pont. Es-tu bien assise, Isabelle ? J'ai placé derrière toi une infinité de choses. »

— Très-bien, Virginie ! Seulement je suis fâchée que tu tournes le dos aux chevaux ; mais nous nous en tiendrons à ce que j'ai dit : chacune à son tour. — M. le lieutenant voudrait-il se charger de ce châle et de ce sac ? Je ne puis vraiment garder le tout.

— Merci de cette confiance ! Mademoiselle n'aurait-elle pas la complaisance de baisser le rideau ? Le soleil nous frappe droit au visage !

— Virginie, dit la baronne Ebba en se tournant et se retournant, tu as mis là tant de choses que je suis vraiment fort